

## CINÉMA

# « Dis-moi sur quel pied tu dances » : au centre de réadaptation, le chorégraphe fait danser les amputés

**Au centre de réadaptation de Coubert, patients amputés et soignants partagent l'affiche du film *Dis-moi sur quel pied tu dances*, réalisé par Philippe Ménard. Le chorégraphe montre comment la danse permet de se reconstruire et réhabiter son corps. Reportage.**

Il fallait oser un titre pareil ! *Dis-moi sur quel pied tu dances*, réalisé par Philippe Ménard, plonge le spectateur au sein du service des amputés, au centre de réadaptation de Coubert. Danser quand il manque un membre ? Voire deux, voire quatre même... En voilà une drôle d'idée ! Et pourquoi pas après tout ? C'est toute la question au cœur de ce docu-fiction profondément humain. Le chorégraphe interroge le désir de mouvement des amputés à travers 20 portraits croisés de patients et de soignants mêlant danse, poésie et témoignages, dans des dialogues tantôt sensibles, tantôt drôles. Dans des silences aussi parfois. Et une confiance réciproque.

“ D'être debout, c'est déjà énorme.

OLIVIER, AMPUTÉ DE LA JAMBE GAUCHE

Rééducation, gestes répétés inlassablement, joies et peines... Les relations se sont tissées dans la durée. Pendant cinq ans, Philippe Ménard,

associée au Vaisseau, la fabrique artistique du centre, a partagé le quotidien de Djibril, de Babette ou d'Olivier. Mais également d'Anne, de Khaled ou d'Adeline. Leur point commun : l'espoir de combler un manque, quitte à se retrouver dans une bulle au milieu des bois, à l'instar d'Olivier, amputé de la jambe gauche après un accident de moto.

« Je suis resté des heures dans une pièce enfermé avec Philippe, raconte-t-il. Il m'a posé plein de questions, m'a mis à l'aise, m'a fait parler, et je me suis retrouvé à faire des trucs un peu dingues dans la forêt (*rires*). »

Depuis le tournage, désormais appareillé, Olivier a quitté son fauteuil roulant. Alors, qu'est-ce que ça fait de danser quand on est amputé ? « Déjà, d'être debout, c'est énorme, ça change la vie. Remarquer, c'est comme une deuxième naissance. Aujourd'hui, je danse sur un pied. Devinez lequel ! »

### Une expérience du possible

Une belle victoire pour Philippe Ménard : « Pourquoi faudrait-il absolument deux bras

et deux jambes pour danser ? », s'interroge-t-il. La danse peut être partout. J'ai toujours dansé, toute ma vie, et je pense que la danse est une façon de voir le monde. Il y a autant de façons de danser que de corps différents. »

De multiples façons de danser, d'accord. Mais la danse peut-elle aider à mieux accepter son amputation ? Alexandra Goncalves, ergothérapeute pendant 4 ans à Coubert, évoque le cas de Djibril, amputé des quatre membres. « Je le trouve beaucoup plus ouvert depuis le tournage, plus capable de parler de son handicap sans se limiter. »

Sans jamais généraliser, le film montre donc comment le mouvement peut rouvrir un imaginaire, là où le corps semblait réduit à ses limites. La danse devient alors autre chose qu'un geste : une expérience du possible.

### Le manque comme point de départ

Ici, l'amputation n'est jamais abstraite. « Le manque n'est pas une métaphore : il est concret », insiste le réalisateur. Le membre manquant devient à la fois une absence tangible et un moteur commun. Patients et soignants avancent ensemble, chacun à leur place, autour d'un même objectif : reconstruire.

Le film suit alors le processus de fabrication des prothèses, choisi comme fil rouge. De la cicatrisation à l'appropriation du nouvel appareillage, le chemin se parcourt au rythme de chacun, non sans émotion. « L'absence se mue en présence, le manque devient moteur, résume Philippe Ménard. Dans ce cheminement, j'essaie de me dire qu'on n'est pas défini seulement par notre culture, notre histoire, notre genre, notre métier, notre handicap. On se définit aussi par nos rêves. »

### Quand la danse s'invite dans les couloirs

C'est dans cet univers très codifié que la danse fait alors son apparition. Non pas comme une injonction thérapeutique, mais comme une proposition. Une respiration. Dans les couloirs, la musique circule. La danse s'infiltre dans les chambres, les ascenseurs, les espaces de passage. Elle ne remplace pas le soin, elle l'accompagne autrement.

Le mouvement ouvre un espace où le corps n'est plus seulement fonctionnel ou déficient, mais sensible, expressif, parfois joueur. « C'est très bizarre de se dire qu'il va falloir allier la danse aux soins », pointe Alexandra Goncalves. La soignante est, par ailleurs, danseuse de salsa dans sa vie quotidienne. « Quand je danse avec mes partenaires, c'est pour m'amuser et justement, ne plus penser au travail. »

Et d'ajouter : « Philippe m'a demandé de puiser la force chez le patient, de me mettre dans sa peau, de penser à lui quand il tombe, quand il se lève du fauteuil, quand il rencontre des obstacles... Clairement, la danse, ça m'a fait du bien. Ça devrait se faire plus régulièrement pour se relâcher, apaiser les tensions. »

### Travail technique ou artistique ?

Derrière la légèreté du souvenir, le film révèle éga-



lement un univers où la technicité côtoie l'intime. Dans les ateliers d'appareillage, la technique est omniprésente. Ici, chaque année, on réalise quelque 500 prothèses (faux membres) et orthèses (fausses articulations). Anne Cayn, orthoprothésiste, raconte avec simplicité un moment du tournage, dans le capharnaüm des pièces détachées empilées sur des étagères : « Décrire les différentes pièces qui composent une prothèse, pour Philippe, c'était incroyable. »

Le chorégraphe se souvient de sa première visite : « Anne me dit : "bon, ça, c'est un genou", d'une façon très banale en me montrant un gros morceau de métal. On aurait dit un téléachat. » Il n'en fallait pas plus pour laisser son imagination vagabonder. Résultat : une scène joyeuse dans la salle des plâtres où les matières volent avec éclat, l'une des plus émouvantes du film. « Cette salle, ça a été le clou, pour moi. J'ai adoré, se souvient Philippe Ménard. Quand j'ai vu les orthoprothésistes, je me suis dit, que c'était vraiment des sculptrices, en fait. Il y avait un côté hyper poétique, façon Camille Claudel. »

### Rendre visibles les invisibles

Le docu-fiction donne aussi une place centrale aux soignants, souvent invisibles. « On accueille des patients avec des pathologies lourdes et qui ne vont malheureusement pas aller vers un bon pronostic, regrette Anne Cayn. Donc, ce film nous a offert une bouffée d'oxygène incroyable. »

Adeline de Amorim, infirmière réputée pour ses dessins sur les bandages, décrit la relation qui se construit avec le temps : « À force d'être ensemble, il y a une relation soignant-soigné. Et au bout d'un moment, même eux prennent soin de nous. »

Derrière les soins, le film montre ces liens de confiance, fragiles et puissants, qui se tissent dans la répétition des gestes et des jours.

Au fil des portraits, le film donne une visi-



Dans les ateliers d'appareillage, Anne Cayn, orthoprothésiste, montre les dernières prothèses à Philippe Ménard. VA/LPB





Au fil des portraits, le film donne une visibilité rare aux corps amputés et à ceux qui les accompagnent. VA/LPB



## Grand Corps Malade y a aussi tourné un film

*Dis-moi sur quel pied tu dances* n'est pas le premier film à avoir été tourné au centre de réadaptation de Coubert. En effet, l'équipe de *Patients*, inspiré de l'histoire de Grand Corps Malade (Fabien Marsaud) qui y a résidé en 1998, a également posé ses caméras dans l'établissement, en 2016.

Ce film raconte l'histoire de Ben qui, entre rires et larmes, apprend à accepter sa nouvelle condition d'handicapé. Le prénom a changé, mais il s'agit bien de l'histoire de Grand Corps Malade. *Patients* est d'ailleurs à la base un livre autobiographique sorti en 2012.

bilité rare aux corps amputés et à ceux qui les accompagnent. Les patients, mais aussi ces « travailleurs de l'ombre » dont le quotidien reste habituellement hors champ.

### Un message d'espoir

Mais *Dis-moi sur quel pied tu dances* ne promet ni miracle ni renaissance spectaculaire. « On ne va pas devenir des stars. Je reste médecin, les infirmières restent infirmières », rappelle Khaled Kayal, le chef de service. L'enjeu est ailleurs : « L'enjeu, c'est l'espoir. Montrer que

malgré l'amputation, on peut reprendre une autonomie, une vie, plus ou moins normale, avec une mobilité plus importante. » En donnant à voir ces trajectoires, le film ouvre un espace rarement montré. La danse devient alors un symbole parmi d'autres : « Danser, c'est la joie, c'est la vie aussi. Mais c'est aussi un message », résume le chef de service.

Un message résolument positif, pour Djibril. « J'ai voulu m'intégrer au projet pour essayer de me libérer et d'accepter le regard

des autres. Aujourd'hui, j'arrive à parler en public et c'est déjà bien », se félicite-t-il.

En mêlant documentaire, danse et poésie, *Dis-moi sur quel pied tu dances* ouvre donc une porte sur un espace habituellement fermé. Un lieu de contraintes, certes, mais aussi de désirs, d'humour et de résistances. Sans pathos, avec pudeur et humour, le réalisateur capte ce qui persiste quand un corps est amputé : le désir

d'avancer, encore. Avec un petit truc en moins ? Pas tout à fait. Avec un petit truc en plus assurément : le sentiment d'une puissante libération.

● Vanessa ASPE

■ *Dis-moi sur quel pied tu dances*, réalisé par Philippe Ménard. Sortie nationale mercredi 4 février. Avant-première au Studio 31, à Chessy, le 27 janvier à 20h30. Séance débat à l'Apollo, à Pontault-Combault, le 6 février.



Avec ce film, Djibril, amputé des quatre membres, espère changer le regard sur le handicap. VA/LPB



Amputé d'une jambe après un accident de moto, Olivier est l'un des protagonistes du film. VA/LPB